

HONNEUR AUX BRAVES

A mon ami W. B...

A l'avenir au jour de la
Saint-Patrice, tous porte-
ront une branche de tréfle,
attachée à leur coiffure en
commémoration de la bra-
voure des soldats irlandais
dans la guerre d'Afrique.
(Ordre de la Reine).

ERIN
crin de l'Océan, caché dans le feuillage,
adieu émeraude, au chatoyant mirage ;
Irlande, ô doux pays de liberté, d'amour,
nous te saluons tous !... Voici venir ton jour

Grand comme tes douleurs et beau comme ta gloire.
Où sont donc tes bourreaux ? A genoux devant toi ;

BRAGH
aisant ton noble sang que fait couler ta foi,
splendissante étoile, éclairant la nuit noire !...
qui te foule aux pieds, tu donnes la victoire :
énervée vengeance, elle est digne du ciel !
arpes, vibrez... chantez les fiers fils d'O'Connell.

Eva C...

LES MIRAGES DE LA JEUNESSE

UN ÉTRANGE SOUVENIR DE CARNAVAL

I

Vous paraît-il possible qu'un souvenir de carnaval
puisse amener un soupir au cœur et des larmes aux
yeux ?...

Possible ?... Oui, et c'est avec un sentiment de tris-
tesse poignante que je vais vous narrer cette histoire
vraie, absolument vraie, et qui a eu son dénouement à
la fin même du carnaval de 1893.

II

Un jour de l'hiver dernier, un mignon vélin arrivait
à notre adresse : *Monsieur et Mademoiselle d'Arqout*,
et contenait une fort correcte invitation à passer la
soirée chez M. et Mme de Preval. Au bas de la carte
imprimée, un *nota bene* avec ces mots : *Le déguise-
ment est de rigueur.*

Le déguisement est de rigueur !... Aller dans le
monde était toujours un gros souci, mais, vu les cir-
constances présentes, je déclarai tout net à ma sœur
ainée, qui me servait de mère, que jamais, au grand
jamais, je n'irais à cette soirée... à cette soirée dégui-
sée !... Si encore le déguisement n'était pas de rigueur,
passe encore ! mais il l'était ; donc " n'en parlons
plus, je ne veux pas y aller et rien ne me fera changer
d'avis."

Souvent, dit-on, femme varie, mais pour les jeunes
filles, ce n'est pas seulement souvent, c'est toujours.
A la suite de quelques pérégrinations pleines de sens et
d'exhortations de la part de ma sœur et de son mari,
je consentis à changer d'avis et j'acceptai, au moins
en principe, d'aller à ce fameux bal.

Ni laide ni jolie, ni brune ni blonde, ni petite ni
grande, ni grosse ni maigre, sans type particulier, je
pouvais indistinctement choisir n'importe quel cos-
tume national ou de fantaisie. On m'essaya la poudre
et les mouches, la mantille andalouse et la toque écos-
saise, les voiles mauresques et le diadème russe, les
sequins des almées et le mouchoir blanc des napolit-
taines. J'étais également insignifiante sous ces diffé-
rentes coiffures, et devant la difficulté qui s'offrait de
me rendre au moins un peu jolie, de nouveau je chan-
geai d'avis : je n'irai pas au bal ; oh ! mais cette fois,
c'est certain !

Femme souvent varie, jeune fille, toujours.

III

J'en étais là, quand, huit jours avant la soirée mé-
morable, mon frère qui en était encore, lui aussi, au
choix d'un costume, entra radieux et jetant sur la
table une gravure de mode toute ouverte, s'écria gai-
ement :

—Ma petite, voilà notre affaire ! Vois tu ce pierrot
Louis XV et sa jolie pierrette ? C'est fait pour nous
et nous serons charmants dans ces blancs atours de

colombe. Plus d'hésitation, Elsa, on ne peut dépa-
reiller ce joli couple, et... je ne puis pas être deux à
moi tout seul. A demain donc et à l'ouvrage, tailleur
et couturière ; je me charge de la commande... et de
la note.

J'essayai un " mais " ; Jean, de sa main gantée me
ferma la bouche, puis nous quitta en courant ne vou-
lant plus rien entendre.

Je me résignai d'assez bon cœur. J'étais sûre de lui
faire plaisir à ce frère si aimé ; j'avais confiance en
son bon goût et puis... j'avais changé d'avis, car : sou-
vent femme varie, jeune fille toujours.

IV

Le voilà donc ce joli costume tout blanc, tout vapo-
reux, tout frais : mon frère l'appelle un flocon de neige ;
c'est bien le mot qui convient.

Le petit tricornes sur l'oreille, la fourrure de cygne
aux épaules, les souliers de satin à talons en aiguille,
des flots de gaze et de dentelles autour de ma petite
personne, je me contemple non sans un certain plai-
sir dans la glace de ma psychée ; je me trouve bien,
très bien ; jolie, vraiment oui ! jolie et cela me paraît
un miracle.

Mon frère entre. Oh ! le galant Pierrot ! Il me donne
la main, il ne s'est pas trompé... nous sommes char-
mants !

Ma toilette est achevée et, des yeux, je cherche la
pelisse qui doit me préserver de la bise glacée qui
souffle au dehors. Je cherche, et c'est alors que je
l'aperçois dans les mains d'Angèle, ma femme de
chambre qui est là, immobile dans un coin de la pièce.
Je m'avance et je vois que ses mains tremblent :
alors je remonte jusqu'au visage de la jeune fille ; il
est cramoisie, les yeux brillants lancent des regards
étranges qui, malgré moi, m'impressionnent.

—Oh ! fait-elle, que mademoiselle est belle.

—Vous trouvez ?

Et je cherche à prendre un ton léger indifférent.

—Oh ! s'écria-t-elle avec ardeur, si moi aussi je
pouvais un jour pour aller au bal, me déguiser en pier-
rette !...

Une larme tomba du bord de ses longs cils bruns
sur mes gants blancs, y laissant une tache qu'Angèle
essaya vainement de faire disparaître. Troublée par
l'exclamation pleine d'envie et de regret de la pauvre
fille, je jetai vivement ma pelisse sur mes épaules et
je m'éloignai précipitamment pour échapper à ses
yeux qui ne pouvaient se détacher de moi.

J'eus au bal de Mme de Preval un succès fou, mais
plus d'une fois, je me surpris pensant à Angèle, et
malgré moi je regardai la trace laissée sur mon gant
par cette larme qui me semblait être un reproche.
Lorsque, sur le matin, je rentrai dans mon apparte-
ment, je trouvai la jeune fille endormie sur un fau-
teuil attendant mon retour. Je la contemplai un ins-
tant avant de l'éveiller ; elle souriait, et tout bas,
elle balbutia dans son sommeil : on dira de moi comme
de mademoiselle :

—Oh ! la jolie pierrette !

V

Un mois après ce bal déguisé, Angèle me quittait,
rappelée dans son village par sa famille. La sépara-
tion fut pénible, car elle était à mon service depuis
plusieurs années et, chose rare de nos jours, entre
maître et serviteur nous nous aimions. D'abord elle
m'écrivit, puis elle eut d'autres occupations, moi aussi,
et j'oubliai complètement ma petite soubrette, quand
un jour du mois dernier, mon frère me prenant à part
me dit :

—J'ai eu, cette nuit, une étrange aventure, étrange
et mystérieuse. Je te prie de me dire, avec la fran-
chise qui te caractérise, si tu n'aurais pas fait quelque
escapade, bien peu digne de toi, mais je te pardonne
d'avance à condition que tu sois sincère et ne me caches
rien.

—Escapade, moi !... m'écriai-je, sentant déjà la sur-
prise faire place à la colère.

—Ecoute, ma petite, fit Jean adoucissant sa voix, tu
ne peux guère me tromper, je t'ai reconnue...

—Reconnue ! Quand ? Où ?... Tu étais absent hier,
cette nuit...

—Hier, oui ; cette nuit, non ; la preuve en est bien
que nous nous sommes rencontrés cette nuit même ;
tu sais en quel endroit... et je t'aurais moi-même ra-
menée à la maison sans des raisons majeures qui
m'appelaient ailleurs. Elsa, ne mens pas, je t'ai re-
connue, car tu es bien novice, ma pierrette.

—Ma pierrette !...

Ce mot seul me fit tressaillir et j'allais parler quand
ma sœur ouvrant brusquement la porte me donna une
lettre à l'aspect bizarre dont je ne ne connaissais pas
l'écriture et que je me hâtai d'ouvrir. Elle était ainsi
conçue :

A la demande pressante d'une pauvre fille en délire,
je me permets, mademoiselle, de vous appeler à son
chevet. Elle dit s'appeler Pierrette et ne cesse de pro-
noncer votre nom. On nous l'a amenée ce matin dès
l'aube, portant une toilette de bal et atteinte d'une
maladie grave qui l'emportera sûrement avant la fin
de ce jour. Si vous désirez la voir, hâtez-vous donc et
le ciel vous récompensera de cette bonne œuvre.

Sœur SAINT-JOSEPH,
à l'hôpital de ***

Je passai la lettre à Jean qui la lut et dit plusieurs
fois :

—Mystère, mystère !

Puis il ajouta :

—Et j'ai fait sur toi un jugement téméraire, mais
vraiment la confusion n'était pas permise !

VI

Pour la première fois de ma vie, je pénétrai dans
un de ces asiles de la misère et de la mort. Une reli-
gieuse, en apprenant mon nom, m'invita à la suivre
et je m'avançai, le cœur serré, ne sachant où porter
mes regards entre les deux rangées de lits de la salle
principale. Parmi ces visages livides, amaigris, anémiés
par la maladie, je cherchais à reconnaître celle qui,
disait-on, m'appelait à grands cris. Enfin, j'aperçus,
sur un lit propre et blanc, soutenue par une sœur, la
jolie Angèle qui n'était plus qu'une ombre.

Je m'approchai et lui pris la main. Alors dans un
flot de paroles lucides et claires, entrecoupées seule-
ment par une toux qui lui déchirait la poitrine, elle
me raconta comment, depuis le jour où elle m'avait
vêtue de ce charmant costume de pierrette, l'an der-
nier, elle n'avait plus eu qu'une seule idée, une seule
qui la hantait jour et nuit : en porter le pareil une
fois, au moins, être semblable à Mlle Elsa, et, pen-
dant une soirée, une heure, être admirée comme elle.
Et elle s'était tenu parole, la pauvre petite.

Revenue de son village avec quelque argent, don
généreux d'une trop bonne marraine, elle avait refait
exactement sans en rien omettre le travestissement
rêvé, depuis le microscopique tricornes, jusqu'aux sou-
liers à talons pointus et tout, tout son argent avait
été dépensé à cette fantaisie déraisonnable. Elle avait
attendu avec une anxiété fébrile le premier bal de la
saison et ce bienheureux moment étant enfin arrivé,
elle s'était rendue au théâtre, ravie, enivrée, folle.
Elle avait eu du succès, non pas une heure, mais une
longue soirée tout entière ; elle avait dansé avec de
beaux messieurs qui lui avaient fait des compliments,
offert du champagne et, sous son loup de velours
noir, elle avait pu intriguer M. Jean, lui dire où il ten-
nait son tire-botte, et combien de morceaux de sucre il
mettait dans son café. Pauvre fille ! elle riait au sou-
venir de ce monsieur Jean qui la suppliait, cette pe-
tite masque indiscrete, de lui dire son nom, et, elle,
de l'agacer encore davantage. Oh oui ! elle s'était amu-
sée, amusée, amusée ! Mais il est temps de songer à
la retraite ; elle sort du théâtre, comme ça, telle
qu'elle est, car elle a oublié que Mlle Elsa avait, pour
la garantir du froid une chaude fourrure et non un
mauvais petit châle de laine tout troué. Elle sort du
théâtre et la voilà saisie par un mal horrible, le mal
de la mort. Un frisson, une syncope et la pauvre
pierrette tremblante, glacée est tombée, inanimée sur
la rae. Parler, donner un nom, une adresse... le peut-
elle ? Alors on l'a mise dans un sac et deux hommes